

Mgr de Mazenod et Mgr Bourget

Léon Pouliot, s.j.

Volume 15, Number 1, juin 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302091ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302091ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pouliot, L. (1961). Mgr de Mazenod et Mgr Bourget. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(1), 3–23. <https://doi.org/10.7202/302091ar>

MGR DE MAZENOD ET MGR BOURGET

La rencontre de Mgr Bourget et de Mgr de Mazenod à Marseille, en 1841, est un des grands moments de notre histoire religieuse ; et l'on peut affirmer que, par ses conséquences, elle appartient à la grande histoire de l'Église universelle. Cependant, elle n'a été ni immédiatement voulue, ni préparée par les hommes. Elle nous apparaît comme une éloquente manifestation de la bonté de Dieu pour la Congrégation des Oblats, pour l'Église du Canada et pour l'Église tout court.

Il n'est donc pas sans intérêt d'en rappeler les circonstances, en cette année qui marque le centenaire de la mort de Mgr de Mazenod. Notre récit est basé sur la *Relation* de son voyage en Europe, rédigée par Mgr Bourget lui-même et conservée aux archives de l'archevêché de Montréal.¹ Pour une meilleure intelligence de la vie et des œuvres de Mgr de Mazenod, nous utilisons la biographie si pénétrante du chanoine Jean Leflon.²

LE PREMIER VOYAGE DE MGR BOURGET EN EUROPE (1841)

Par la mort de Mgr Lartigue, survenue le 19 avril 1840, Mgr Ignace Bourget accédait au siège de Montréal. Il ne fut pas lent à constater les immenses besoins du diocèse : prêtres trop

¹ La *Relation* est faite de deux éléments : 1) le récit du voyage, rédigé de la main de Mgr Bourget ; 2) les lettres adressées par l'évêque pendant le voyage à ses amis de Montréal, ainsi que les autres documents émanant de divers personnages et se rapportant au sujet. Avant de rédiger sa *Relation*, Mgr Bourget avait reconstitué cette collection de documents, assignant à chacun un numéro d'ordre. Il se contente d'indiquer où chaque pièce doit être insérée, afin que la *Relation* constitue un tout suivi et complet du voyage et de ses circonstances. Sa volonté a été parfaitement exécutée. La *Relation* contenant son récit, et, à la place qu'il leur avait assignée, les documents relatifs au voyage, se trouvent dans le tome IX des lettres de l'archevêché de Montréal, pp. 287-559. C'est à ce volume que nous référerons le lecteur.

² *Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille, Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, 1782-1861*. I. De la noblesse de robe au ministère des pauvres. Les étapes d'une vocation 1782-1814, 492 pp. II. Missions de Provence. Restauration du diocèse de Marseille, 1814-1837, 670 pp. (Paris, Plon, 1957 et 1960). Le troisième volume, consacré à Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, n'est pas encore publié.

peu nombreux, institutions de charité et d'éducation en nombre trop restreint. Il est d'autant plus urgent d'apporter remède à cette situation que les protestants ont fondé une *French Canadian Missionary Society*, dont la propagande orale et écrite se fait en français,³ et qui disposait, pour l'année 1840, d'un budget de \$10,000.00, soit environ \$100,000.00 de notre monnaie actuelle.⁴

C'était à l'évêque de Montréal d'apporter remède au mal, et Mgr Bourget n'était pas homme à fuir ses responsabilités. Mais que faire ? Il s'agit de procurer au diocèse, et dans le plus bref délai possible, des prêtres pour le ministère paroissial, des religieux et des religieuses pour les œuvres d'éducation et de charité. Une seule solution au problème : aller recruter en Europe des ouvriers apostoliques de langue française et de langue anglaise. Mais cela ne va pas sans de grandes dépenses, et l'évêque n'a pas d'argent. Homme de foi, il est convaincu que si le voyage est conforme à la volonté de Dieu, les moyens de le réaliser ne manqueront pas. Il consulte ses aviseurs ordinaires,⁵ il prie et fait prier.⁶ Et quand il croit tenir cette volonté de Dieu, qui fut tou-

³ Sur la *French Canadian Missionary Society*, voir notre *Réaction catholique de Montréal, 1840-1841* (Montréal, 1942), 7-13.

⁴ *La Réaction catholique de Montréal*, 12, note 9. Le voyage en Europe de Mgr Bourget apparaît comme un des résultats des visites pastorales de 1840 et de 1841. « L'Evêque fut si vivement touché des besoins spirituels des missions de S. Jean Chrysostome, St Patrice, St Malachie et St Anicet qu'il visita en décembre 1840 et en janvier suivant, avec beaucoup de fruit pour les habitants de ces lieux et de consolation pour lui, qu'il lui vint en pensée d'aller chercher du secours en Europe... Cette pensée l'occupa plus que jamais dans le cours du mois d'avril, parce qu'une nouvelle visite faite à l'Immaculée-Conception de Rawdon, dans le mois de février, lui découvrit de nouveaux besoins. » *Relation*, 287-288.

⁵ Le Chapitre de la cathédrale avait été institué, le 21 janvier 1841.

⁶ « Mais comme ce projet offrait de nombreuses difficultés, dont plusieurs nous paraissaient humainement insurmontables, il (Mgr Bourget) se contenta de demander à Dieu de vouloir bien lui faire connaître sa sainte volonté, bien convaincu que si c'était son bon plaisir, il saurait bien lever tous les obstacles. Il se résolut à consulter ceux qui devaient l'aviser et pendant que l'on mettait à l'évêché la plus grande activité à faire les préparatifs, l'Evêque, confiné à l'Hôtel-Dieu, profitait des moments dont il pouvait disposer, entre les remèdes qu'il lui fallait prendre, afin d'achever de mettre Dieu dans ses intérêts, en allant dans les salles des pauvres malades pour réciter avec eux le chapelet et leur donner quelques instructions analogues à leurs besoins. Ce fut aussi à cette fin qu'il érigea le chemin de la croix dans les deux salles, afin que les prières des membres souffrants de J.-C., jointes à celles de leurs charitables Hospitalières, pussent faire violence au ciel. » *Relation*, 287-288.

jours la règle de sa vie, il écrit à ses diocésains :

En prenant l'administration de ce diocèse, nous nous sommes fait un devoir, à l'exemple de l'Apôtre, de nous glorifier de notre pauvreté et de nous contenter de l'habit et de la nourriture que la divine Providence ne refuse pas à ceux qui mettent leur confiance en Elle. Mais en même temps, nous avons compté que, lorsqu'il serait question de quelque œuvre importante pour le bien de la religion, vous ne nous manqueriez pas (. . .). Voilà la première occasion qui se présente de faire un appel général à tous nos diocésains, parce qu'il s'agit du bien général de tout le diocèse.⁷

« Cet appel, écrit-il, eut tout le succès que l'on pouvait espérer; et, en conséquence, le voyage fut déterminé et le départ fixé au 3 mai ».⁸

Un mois plus tard, le 3 juin, il est à Paris, en proie à une suprême désolation. Dans la *Relation*, rédigée après son retour au pays, il écrit :

Quoique l'évêque, avant de se décider à entreprendre un si grand voyage, eût cherché à connaître la volonté de Dieu, il n'était pourtant pas sans de mortelles inquiétudes sur les suites qu'il pouvait avoir. Il avait lieu de craindre que ce dessein ne fût que le fruit d'une imagination exaltée. Il s'imaginait qu'il y avait témérité de sa part de mettre tout le diocèse en mouvement pour un projet dont l'exécution offrait des difficultés sans nombre, sans presque aucune chance de succès. Causer tant de frais à ceux que la Religion portait à favoriser ce voyage, perdre beaucoup de temps et priver l'évêché et une grande cure de deux prêtres,⁹ pour n'aboutir à rien, était pour lui le sujet de bien des réflexions chagrinentes. Revenir d'Europe les mains vides, après avoir fait un si grand éclat de son voyage lui semblait de nature à compromettre sa dignité épiscopale et par dessus tout alarmait son amour propre. Faire venir des Jésuites au Canada et exposer ces bons Pères à l'animadversion du gouvernement qui pour-

⁷ *Mand. des év. de Montréal*, I: 139-140. La Pastorale est du 11 avril.

⁸ *Relation*, 296.

⁹ Ses deux compagnons de voyage: M. Joseph-Octave Paré, secrétaire de l'évêché, et M. Michael Power, curé de Laprairie, futur évêque de Toronto.

rait bien trouver des moyens de les faire chasser du pays, était quelque chose de déchirant. Aller courir en Europe et se mettre en spectacle à un grand nombre de diocèses avec si peu de qualités personnelles et si peu de moyens de gagner assez de considération pour en obtenir un heureux résultat avait de quoi le décourager.

Ces considérations l'avaient fait plusieurs fois hésiter avant son départ, en répandant l'amertume dans son cœur ; mais rien n'avait paru à l'extérieur. Rendu à Paris, elles se retracèrent à son imagination d'une manière si vive qu'elles le jetèrent dans un état d'abattement qu'il n'eut pas la force de cacher en lui-même, au point que ses compagnons s'aperçurent de cet état d'abattement sensible, dont il fut tout à coup délivré en priant à l'église de Notre-Dame des Victoires.¹⁰

Dans la lettre qu'il adresse de Paris au Chanoine Hudon, le 15 juin, Monseigneur Bourget décrit ainsi la grâce qu'il reçut alors :

Le lendemain matin, j'allai à Notre-Dame-des-Victoires pour y dire la messe de 7 heures. En y entrant, j'éprouvai une espèce de saisissement accompagné d'une sensation délicieuse. Je célébrai la messe avec beaucoup de calme, et je reçus une force qui me mit en état de remplir ma mission, en faisant du moins tout mon possible pour traiter les affaires dont Dieu a voulu me charger.¹¹

Ce premier séjour à Paris fut loin de répondre à l'attente de l'évêque. S'il a des promesses de la part des Filles de saint Vincent de Paul¹² et des Dames du Sacré-Cœur,¹³ l'abbé Jean-Marie de Lamennais¹⁴ ne peut envoyer de Frères enseignants à

¹⁰ *Relation*, 312. Mgr Bourget conclut ainsi : « Tout en se reprochant cette défiance injurieuse à la bonté divine, il (Mgr Bourget) conjure ceux qui auront à remplir quelques devoirs importants pour la gloire de la religion, de se mettre au dessus de ces dégoûts qu'inspire la nature, parce qu'ils sont capables de faire manquer des œuvres très glorieuses à Dieu et à son Eglise » (*Ibid.*, 314).

¹¹ *Relation*, 319.

¹² Promesses qui ne se réalisèrent pas. Mgr Bourget fonda alors l'Institut de la Providence.

¹³ Arrivées au pays et installées à St-Jacques-l'Achigan en décembre 1841.

¹⁴ Frère de Félicité et Fondateur des Frères de l'Instruction chrétienne.

Montréal. Mais l'échec le plus sensible vint des *Missionnaires* de France.¹⁵ De tous les projets que caressait Mgr Bourget, c'était le plus urgent, le seul dont la réalisation ne pouvait pas souffrir de délai. Le zèle du clergé et des fidèles pour les retraites paroissiales si brillamment inaugurées par Mgr de Forbin-Janson¹⁶ n'avait pas subi de déclin. Il fallait maintenir l'élan, battre le fer quand il était chaud, profiter de la présence de l'évêque de Nancy, lui-même Missionnaire de France, et encore au Canada. Plus tard, ce sera trop tard. Il faudrait recommencer dans d'autres circonstances, et avec quel succès ?¹⁷ Or, les Missionnaires de France ne peuvent venir avant deux ans.¹⁸

C'est ici qu'apparaît l'efficacité de la grâce reçue par Mgr Bourget à Notre-Dame-des-Victoires et qu'il appelle « la force de remplir ma mission ». L'heure est proche où Dieu exaucera ses vœux par un détour qu'il n'avait pas prévu et qui porte la marque de la libéralité divine sur son serviteur et sur l'Église du Canada. Revenons à la *Relation* :

— *La rencontre de Marseille* —

L'évêque, voyant ses espérances frustrées du côté des Missionnaires de France, ne voyait plus à quelle congrégation s'adresser pour subvenir aux pressantes nécessités d'une multitude de pauvres catholiques qui vivent dans les townships presque totalement privés des secours de la religion.

¹⁵ Société de prêtres, fondée en 1815 par les abbés de Rauzan, Legris-Duval et Forbin-Janson. Elle avait pour but de donner des missions populaires et de former des missionnaires pour l'intérieur de la France.

¹⁶ Sur la prédication de Mgr de Forbin-Janson au Canada, voir la *Réaction catholique de Montréal*, 13-67.

¹⁷ « Mais cet espoir pour l'avenir ne répondait pas aux besoins présents du diocèse, où des ennemis de la foi faisaient des efforts inouïs pour entraîner les Canadiens dans l'hérésie; et deux ans de délai apporteraient un très grand désavantage pour la réforme des mœurs qui seule pouvait paralyser les entreprises des ministres de l'erreur. » *Relation*, 399.

¹⁸ M. Saint-Germain, curé de Saint-Laurent, s'était engagé à établir les Missionnaires de France: « Tout était prêt à les recevoir à St-Laurent, par le zèle et les sacrifices généreux de Mr St Germain, qui donnait les fruits de toutes ses épargnes pour une œuvre si importante », *Relation*, 398. Mais comme il s'agit d'un autre Institut, l'évêque doit pourvoir par lui-même à leur établissement. A quelle « petite cure » pensait Mgr Bourget ? Nous ne le savons pas; et l'évêque ne le savait probablement pas lui-même en ce moment.

Plein des sombres pensées qui font nécessairement naître les réflexions sur cet abandon d'un peuple si bon et encore animé d'une foi vive, il (Mgr Bourget) cheminait vers Rome par la voie de Marseille, où il ne comptait faire autre chose que de s'y embarquer pour Civitta-Vecchia. Comme le jour qu'il y arriva était un dimanche, il ne put se dispenser de s'y arrêter pour y dire la messe et saluer l'évêque en passant. Il s'adresse à M. Tempier, v.g., et Supérieur du Séminaire pour en avoir la permission. Il fut reçu avec beaucoup de respect et de cordialité en même temps; tout fut bientôt prêt pour la messe et deux ecclésiastiques la servirent avec grâce et modestie. Après la messe, Mr Tempier le conduisit au réfectoire et assiste à son déjeuner. L'évêque, par manière de conversation, fit diverses questions à ce vénérable prêtre, qui avait quelque chose de secret et invisible qui l'intéressait et attachait, sans qu'il sût pourquoi. La conversation tomba bientôt sur les directeurs du Séminaire, dont il était Supérieur. Il lui apprit avec beaucoup de modestie qu'il appartenait à la Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception, connus sous le nom de Missionnaires de Provence; que le but principal de cet Institut, qui avait été approuvé par le S. Siège, était de travailler au salut des pauvres et généralement de tous ceux qui étaient abandonnés, etc. etc. L'évêque, frappé de cette ouverture inattendue, se sentit comme inspiré d'interrompre ce vertueux missionnaire pour lui dire que ses pères conviendraient très bien au diocèse de Montréal, qu'il lui serait aisé de leur former un établissement en leur donnant une petite cure, d'où ils pourraient se répandre dans les missions et paroisses, où ils auraient un grand bien à faire, etc. etc. Cet homme apostolique qui ne désirait que la propagation de son Ordre, parut à son tour étonné de cette ouverture, et répondit en souriant que le chose pourrait bien se faire par la suite, mais qu'il fallait s'adresser à Mgr l'Ev. de Marseille, Supérieur général, pour obtenir son agrément.

La condition ne parut pas onéreuse; et elle fut remplie quelques moments après, pendant la visite que l'on fit à l'évêché. Mgr de Mazenod répondit très sagement qu'il fallait du temps pour y penser; et

que, très probablement, il pourrait lui donner (à Mgr Bourget) son dernier mot lorsqu'il reviendrait de Rome. Les choses en étaient là lorsque l'évêque reçut à Rome, vers la fin de juillet, une lettre de l'évêque de Marseille lui annonçant la bonne nouvelle qu'il aurait des Missionnaires Oblats.¹⁹

Ce texte très important nous apprend qu'à la mi-juin 1841, Mgr Bourget ignorait jusqu'à l'existence des Oblats de Marie Immaculée, et que ceux-ci n'avaient encore formé aucun projet d'apostolat en terre canadienne. Et pourtant leur arrivée à Montréal, au début de décembre de la même année, sera le premier et non le moindre des heureux résultats du voyage de Mgr Bourget en Europe. Faut-il parler d'une intervention extraordinaire de Dieu sur le cours des événements ? Ce serait fort beau ; mais la réalité est plus belle encore. Elle nous montre l'amoureuse Providence de Dieu non pas opérant ex *abrupto*, inopinément, mais préparant longuement ses effets et y amenant insensiblement les hommes sans violenter en rien le jeu de leur liberté. Si les Oblats répondent sans hésitation et sans délai à l'invitation de Mgr Bourget, c'est que les éléments de la réponse étaient déjà prêts, et cela, comme à l'insu des personnages. Leur mérite particulier, c'est d'avoir formulé la réponse, c'est-à-dire d'avoir apporté leur collaboration aux grands desseins de Dieu.

Jusque là étrangers l'un à l'autre, les deux évêques qui se rencontrent à Marseille, le 20 juin 1841, appartiennent non seulement à des classes sociales différentes, mais encore à des mondes différents. S'ils se comprennent si facilement, s'ils se lient, du premier coup, d'une amitié profonde, dont les effets bienfaisants se sont multipliés et intensifiés en se prolongeant jusqu'à nous, c'est qu'ils sont l'un et l'autre sous l'influence du même Esprit,

¹⁹ *Relation*, 399 et ss. Texte cité par Carrière, *Hist. doc.*, I: 76. La lettre de Mgr de Mazenod à Mgr Bourget est du 16 juillet. En voici l'essentiel: « Je n'ai point négligé la grande affaire qui vous tenait tant au cœur et à laquelle je ne pouvais rester indifférent. Conformément à votre désir, je m'en suis occupé activement. Je m'empresse de vous faire connaître le résultat de mes démarches. Comme il s'agissait d'une Mission extraordinaire, j'ai cru devoir consulter la Congrégation; la réponse a été unanime; il ne s'agira plus que de choisir parmi ces hommes de bonne volonté et de dévouement, et c'est ce que nous ferons à votre retour, quand nous nous entretiendrons de nouveau sur ce sujet. » *Relation*, 401.

et qu'en ce moment, ils ont besoin l'un de l'autre pour réaliser les exigences de cet Esprit.

Mais, avant de devenir les grands apôtres, les chefs spirituels que nous connaissons et que nous honorons, ils avaient déjà quelque chose de commun ; ils ont été soumis l'un et l'autre, pendant de longues années, à la pédagogie divine de l'humiliation, de la contradiction et de la souffrance. Et c'est pourquoi, au moment d'aborder la seconde partie de ce travail, il me semble opportun de faire un léger retour en arrière, de signaler brièvement les débuts de l'itinéraire de Mgr Bourget. Il manquerait, en effet, quelque chose au sujet qu'on m'a demandé si, en regard des années de préparation de Mgr de Mazenod, celles de Mgr Bourget étaient passées sous silence. Elles se sont déroulées dans un autre cadre, dans un autre milieu ; elles sont, à certains égards, moins spectaculaires. Mais ce qui compte, en définitive, ce n'est pas le pays dans lequel on vit, ni la condition sociale à laquelle on appartient et qui ne sont pas laissés à notre libre choix ; c'est l'attitude d'esprit et de cœur avec laquelle on accepte son pays, sa condition, on s'accepte soi-même avec la ferme volonté de se dépasser, de s'ordonner soi-même et d'ordonner toutes choses à Dieu. Considérées sous cet aspect, la vie de Mgr Bourget et celle de Mgr de Mazenod offrent, sous des dehors si différents, des éléments de même qualité.

Né en 1799, fils de paysan et onzième enfant d'une famille qui devait en compter treize, Ignace Bourget reçut son éducation classique au Petit Séminaire de Québec. Il devient ensuite professeur au Petit Séminaire du paisible village de Nicolet, tout en poursuivant ses études de théologie, selon les usages du temps. Deux ans plus tard, il est nommé secrétaire de Mgr Jean-Jacques Lartigue, auxiliaire de l'évêque de Québec avec résidence à Montréal.

Le poste n'était pas de tout repos. La nomination d'un évêque à Montréal se heurta à une vive opposition de la part des Sulpiciens, seigneurs temporels et spirituels de la ville. Ils y virent un coup de force, comme une main-mise de l'évêque sur leur fief et, à plus ou moins brève échéance, une menace de mort.

Mais la volonté d'un Jean-Jacques Lartigue n'est pas de celles que l'on brise facilement, surtout quand il est convaincu de défendre non sa cause, mais celle de Rome.

L'opposition de ses confrères sulpiciens, Mgr Lartigue l'avait prévue le premier, et il l'avait redoutée. Prévenu, dès février 1820, de sa nomination épiscopale, il refuse de l'accepter à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un ordre exprès de Rome, au nom du Saint-Siège. L'ordre venu, il se soumet généreusement, malgré la certitude qu'il a de ce qui va arriver.

N'ayant à l'origine d'autres sympathies que celles de son secrétaire, le sous-diacre Bourget, celle d'un Sulpicien original, M. Jean-Baptiste Bédard, et celle de sa famille, assez puissante, il est vrai, il décide non seulement de rester en ville, mais encore d'aller de l'avant, de se construire une église à lui, une résidence épiscopale, d'avoir son école de théologie. Ce n'est pas qu'il recherche les honneurs, qu'il aime à commander; c'est tout simplement la conception qu'il a de son devoir: agir autrement serait trahir l'ordre qu'il a reçu de Rome. Lutte, de part et d'autre, qui se poursuit avec des hauts et des bas pendant quinze ans! On devine les souffrances morales qu'elle réservait au jeune secrétaire. Mais aussi quelle école de formation!

En effet, pour ce fils de paysan qui n'avait jamais rien vu que sa paroisse natale, Saint-Joseph-de-Lévis, la vie régulière du Séminaire de Québec et le village plutôt champêtre de Nicolet, le séjour à Montréal apportait décidément quelque chose de neuf, quelque chose de tonifiant. Et ce n'est pas tout. Mgr Lartigue, homme de grande envergure, cœur d'or, était très exigeant pour lui-même, très exigeant pour les autres. S'il lui arrive d'écrire parfois: « Bourget est ma seule consolation », cela n'empêche pas une certaine sévérité dans la manière. La tradition rapporte que plus d'une fois le secrétaire dut tailler de nouveau sa plume et recommencer de longues lettres, parce que telle expression, l'alignement ou la graphie n'avaient pas l'heur de plaire à l'évêque; ces feuilles si péniblement écrites, c'était du mauvais devoir d'élève que Mgr Lartigue broyait dans sa main sous les yeux du jeune prêtre. Inutile d'ajouter que l'ordre de recommencer était

donné sur le ton qui paraissait naturel aux pédagogues de l'époque, mais qui risquerait fort de provoquer aujourd'hui une dépression nerveuse.

Pendant ces quinze années, Ignace Bourget a travaillé immensément, plus qu'aucun de ses confrères; il s'est surtout travaillé lui-même. Le contact constant d'un homme d'Église qui malgré ses défauts, avait les qualités d'un Fondateur, qui était inébranlablement attaché au Saint-Siège, qui voyait grand, qu'aucun obstacle n'arrêtait dans la poursuite du bien et dans la défense des bons principes, fut salutaire à son âme; son esprit en a été agrandi, son audace apostolique affermie. Tenu par devoir d'être le soutien, l'*alter ego* d'un évêque toujours souffreteux, et dès lors jamais joyeux et rarement encourageant, témoin lui-même des effets souvent déplorables causés par l'irritabilité de son chef, il a acquis des trésors de patience, de compréhension et de compassion. Il retenait le bien, la droiture des intentions, l'élévation des pensées, la pureté de la doctrine, et il oubliait tout le reste. Jusqu'à la fin de sa vie, il gardera le culte de Mgr Lartigue en qui il admirait l'incomparable fondateur du diocèse de Montréal et son irremplaçable maître à lui.

Quand le diocèse de Montréal est enfin érigé en 1836, Ignace Bourget devient Vicaire Général. Promu coadjuteur, il partage, mais sans être aigri, l'impopularité de Mgr Lartigue pendant les Troubles de 1837; il s'efforce par tous les moyens d'éclairer les esprits et de soulager les malheurs, d'apporter aux prisonniers et à leurs familles les consolations de la religion. En 1840, il accède au siège de Montréal, et il est prêt. Mais si important que soient les années de préparation de Mgr Bourget et si important qu'il soit pour nous de les connaître, il faut bien dire qu'elles sont d'un caractère strictement local et personnel; elles n'appartiennent pas à ce qu'on appelle la grande histoire de l'Église, parce qu'elles se sont déroulées dans un petit pays isolé, inconnu, en marge des grands combats et des courants d'idées qui agitaient alors le monde, et qu'elles n'en ont rien reçu comme elles ne leur ont rien donné. Pour Eugène de Mazenod, il en va tout autrement. Sa vie est marquée, dès le début, par les grands évé-

nements de l'histoire : et ceux-ci ont une large part dans la formation de son âme.

EUGÈNE DE MAZENOD : LES ANNÉES DE PRÉPARATION.

Originaire d'Aix-en-Provence, Eugène de Mazenod a sept ans quand éclate la Révolution Française. Comme il appartient à la noblesse, il en subit le sort ; et c'est l'exil en Italie. Turin, Venise, Naples, Palerme l'ont tour à tour accueilli, c'est-à-dire au fur et à mesure que sa condition d'émigré l'obligeait à chercher un nouveau refuge. Il n'a donc pas eu le bonheur de grandir dans sa patrie. Il n'a pas connu davantage l'atmosphère, si bienfaisante pour un adolescent, d'un foyer intimement uni : en 1795, sa mère rentre en France pour occuper et sauver du désastre les biens de la famille ; il sera sept ans sans la revoir.

Mais si la mère n'est pas là, si les Mazenod sont trop pauvres pour procurer au fils une éducation digne de son rang, il y a des compensations. Il y a la présence de son père qu'une vaste culture n'empêchait pas d'être profondément chrétien, pour qui les principes de la foi et la pratique de la vertu n'étaient pas seulement une vaine façade, mais un ferment de vie. Il y a la présence des oncles, excellents prêtres, qui partagent la disgrâce et la vie errante des Mazenod. Il y a la sympathie des Italiens pour une famille si durement éprouvée et si estimable : sympathie qui s'appelle de son vrai nom charité, et dont Eugène a recueilli la meilleure part. Que serait-il devenu, par exemple, s'il n'avait rencontré à Venise Don Bartolo Zinelli :

Sous diverses formes, ses Mémoires, ses souvenirs oraux ne cessent de le redire : « ce que je suis devenu, je le dois à Don Bartolo, un vrai saint à canoniser ».

Celui-ci le préserva d'abord des écarts sur lesquels tant d'autres ont eu à gémir, faute de rencontrer ce même secours. Dans une ville aussi corrompue que Venise, avec un tempérament qui se portait naturellement aux extrêmes, en pleine crise de l'adolescence, une protection si efficace, à elle seule, eut été un inappréciable bienfait.

Écarter le danger externe et actuel ne suffit pas : la meilleure façon de préserver consiste à prémunir. Loin de s'en tenir au rôle négatif de gardien tutélaire, l'abbé Zinelli pourvut donc son disciple de bases fermes et solides, sur lesquelles, d'une part, s'appuiera dès lors et dans l'avenir sa résistance et, d'autre part, s'édifiera une vie chrétienne authentique.

« Époque décisive pour moi, écrit Mgr de Mazenod, où furent jetés sur un homme de Dieu, dans mon âme préparée par sa main habile et la grâce de l'Esprit-Saint dont *il* était l'instrument, les fondements de religion et de piété sur lesquels la miséricorde de Dieu a construit l'édifice de ma vie spirituelle. C'est à l'école de ce saint prêtre que j'ai appris à méditer les vanités du monde, à goûter les choses de Dieu. »

Cette époque décisive, qui eût pu entraîner la perte de ses mœurs, fut au contraire pour lui une période de ferveur ardente et joyeuse. Don Bartolo lui avait donné un règlement, d'esprit ignatien, que l'enfant se promettait de garder toute son existence « avec la grâce de Dieu, » car « une vie chrétienne, déclarait-il au début, n'est point celle où l'on fait le bien comme par hasard, mais celle où l'on agit bien, suivant une méthode, une règle, vie dirigée en tout par les principes de la religion et de la piété chrétienne ».

Les Mémoires de l'évêque de Marseille attestent avec quelle fidélité Eugène se conforme au programme tracé par son maître : « Je me confessais tous les samedis, je communiais tous les dimanches. La lecture des bons livres et la prière étaient les seules distractions que j'accordais à l'assiduité de mes études. J'entendais et je servais la messe tous les jours, et tous les jours aussi je récitais le petit office de la sainte Vierge. J'avais puisé dans mes lectures de piété un certain attrait pour la mortification, et, tout enfant que j'étais encore, je m'étais imposé de jeûner tous les vendredis et en carême trois jours de la semaine ; mes parents n'y faisaient pas attention. Je plaçais souvent des rondins sous mon drap de lit, et le samedi, pour être plus sûr de me réveiller de bonne heure, afin de passer plus de temps à l'église, je couchais tout bonnement par terre sur une simple couverture. Ma santé n'en

souffrait pas du tout, et je continuai ce régime tant que je demeurai à Venise(. . .) C'est de là que date ma vocation ecclésiastique. »²⁰

Et le biographe continue : « Sa famille, qui finit par connaître ses intentions, ne semble pas avoir pris au sérieux ce qu'elle tenait pour un emballement passager. Son grand-oncle, le vicaire général de Marseille, entreprit donc de le mettre à l'épreuve : « Est-il vrai, Eugène, me dit-il sérieusement, que tu veuilles entrer dans l'état ecclésiastique ? — Mais oui, mon oncle. — Comment, mon enfant, peux-tu prendre une pareille résolution ? Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille qui s'éteindra par là ? Étonné de voir une semblable réflexion sortir de la bouche d'un homme si vénérable, je repris avec vivacité : « Eh quoi ! mon oncle, ne serait-ce pas un grand honneur pour notre famille de finir par un prêtre ? » Ravi d'entendre un enfant de treize ans lui répondre ainsi, il m'embrassa et me bénit. »²¹ Nous avons insisté sur ce moment de l'enfance d'Eugène de Mazenod, parce qu'il est capital dans sa vie ; c'est l'éclosion de sa vocation sacerdotale.

Vocation que le séjour à Naples risquait de compromettre : « Année accablante et de la plus triste monotonie », écrit-il.²² Et encore :

Je n'avais plus mes bons amis Zinelli, je n'avais plus aucune obligation, de relations conformes à mes goûts et à mon inclination. Je puis dire que j'y perdais mon temps. Était-ce ma faute ? Je ne le crois pas. J'appris l'allemand pendant trois mois. J'avais fait en si peu de temps de grands progrès dans cette langue difficile, que mon maître me donnait l'espoir de la savoir bientôt ; mais il tomba malade et il mourut et avec lui ma science s'en fut (. . .). La misère de l'émigration empêcha mon père de me donner un autre maître (. . .). Quelle triste existence, pour un jeune homme de seize ans, de n'avoir rien à faire, de ne savoir à quoi s'occuper, de ne connaître personne, de ne pouvoir rien voir,

²⁰ Leflon, *Eugène de Mazenod*, I : 119-120.

²¹ *Ibid.*, 120.

²² *Ibid.*, 187.

si ce n'est l'église, où j'allais servir la messe à mon oncle !²³

Le séjour à Palerme allait lui redonner la joie de vivre. Il y trouvera une atmosphère plus favorable à ses études, mais aussi une vie plus facile. Il ne peut se soustraire à une certaine vie sociale. Les mauvais exemples de l'aristocratie et de la jeunesse n'entament pas l'intégrité de ses mœurs, grâce à la messe quotidienne et au règlement de vie de don Zinelli. Il écrit :

J'étais bien loin de prendre part à ces divertissements, chose singulière, quand je me trouve au milieu de cette dissipation, du bruit de ces instruments et de cette joie mondaine, mon cœur se resserre, la tristesse s'empare de moi, et je choisis un lieu écarté, où séparé de tout ce monde qui me paraît fou, je me livre à des pensées sérieuses, mélancoliques même, au point d'être tenté de pleurer. J'ai été surpris plusieurs fois dans cette disposition par des personnes de ma connaissance, qui voulaient m'en faire sortir, ne pouvant se l'expliquer. C'est que je n'étais pas dans mon élément. Je me trouvais comme forcément dans le monde. Il n'avait point d'attrait pour moi, Je condamnais cette dissipation dont j'étais le témoin : elle répugnait à tous les sentiments de mon âme, qui aspirait à une autre joie. Plus la dissipation des autres était grande, plus le contraste était violent et dominait toutes mes affections. Voilà comment je m'explique à moi-même cet étrange phénomène.²⁴

Cependant, si Eugène de Mazenod est resté irréprochable dans sa conduite morale et profondément attaché aux principes de la foi, il semble qu'il ait fléchi dans la pratique religieuse. En tout cas, quand il rentre en France, en 1802, il a perdu sa vocation sacerdotale.

Il n'allait pas tarder à la retrouver. Un jour de vendredi-saint, en 1803 ou 1804, un drame de conscience s'amorce en lui, qui se termine par la résolution de se faire prêtre. Quand il entre au Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, en 1808, il a 26

²³ *Ibid.*, 188.

²⁴ *Ibid.*, 235.

ans révolus et une longue expérience des hommes et des choses. En quoi, il n'était pas l'exception : « La plupart (des séminaristes), écrit M. Leflon, avaient vingt-trois, vingt-six ans, certains vingt-huit, trente-deux, trente-trois, trente-cinq, trente-neuf, voire quarante et quarante-deux ans. Il ne s'agissait pas de jeunes gens frais émoulus du collège, mais de jeunes hommes que leur âge et les épreuves de la Révolution rendaient plus réfléchis. »²⁵

Le Séminaire de Saint-Sulpice de Paris a fortement marqué Eugène de Mazenod, tant par la valeur de ses professeurs et la sainteté de ses directeurs que par la rare qualité de ses confrères venus de toutes les parties de la France. De ses maîtres, il écrira un jour : « Il me semble que par eux m'a été transmis la tradition des plus beaux temps et des plus saints personnages de l'Église, ainsi que l'exemple de toutes les vertus sacerdotales. »²⁶

Ajoutons qu'en ces années où la lutte de Napoléon contre le S.-Siège atteint son sommet, le Séminaire de Saint-Sulpice, sous la direction de M. Émery, est le grand centre de résistance. L'abbé de Mazenod a toute la confiance des supérieurs, son attachement au pape est trop connu pour qu'on le laisse assister au combat en simple spectateur. Il devient bientôt l'un des membres les plus actifs et les plus efficaces du service clandestin organisé par M. Émery²⁷ et il noue alors des relations avec des hommes d'Église qui lui seront utiles plus tard, tel, par exemple, le cardinal Pacca.²⁸ Après son ordination, en 1811, les Sulpiciens ayant été exclus du Séminaire par le pouvoir civil, il en devient l'un des directeurs. L'année suivante, 1812, il rentre dans sa ville d'Aix, « avec la ferme résolution de se dévouer exclusivement au service des pauvres et de l'enfance ». L'ère des préparations est finie, celle des réalisations commence.

²⁵ *Ibid.*, 312.

²⁶ *Ibid.*, 333.

²⁷ *Ibid.*, 382 et ss. Entre autres services rendus, il copia la Bulle par laquelle Pie VII excommuniait Napoléon. Il chargea ses amis, Bruté, futur évêque de Vincennes, et Jean-Marie de Lamennais de l'apporter en Bretagne et de l'y répandre. *Ibid.*, 384.

²⁸ Le secours de Pacca fut précieux au P. de Mazenod, quand celui-ci se rendit à Rome en 1825 pour y faire approuver son Institut. Leflon, *op. cit.*, II : 284 ss.

LE FONDATEUR

Deux apostolats se partagent les premières années sacerdotales d'Eugène de Mazenod : une œuvre de jeunesse fortement structurée et très exigeante dans la ville d'Aix et la prédication de missions populaires en provençal. Il est profondément ému par les immenses besoins spirituels du Midi de la France. A son ami, Forbin de Janson, qui au lendemain de la chute de Napoléon, rêvait d'apostolat en Chine, Pie VII avait dit qu'il était plus urgent de rechristianiser la France.²⁹

Cette directive pontificale, Eugène de Mazenod s'applique à la réaliser en Provence. Il refuse de se joindre aux Missionnaires de France que projette alors l'abbé de Janson, parce qu'il ne sait pas avec assez d'exactitude quelle est à son endroit la volonté de Dieu. En 1815, il croit l'avoir trouvée et groupe autour de lui quelques prêtres fervents désireux de se livrer en Provence au ministère des retraites. Il entend faire œuvre solide et durable ; il veut non la quantité mais la qualité. Il écrit à un candidat : « Jusqu'à présent, nous ne sommes pas plus nombreux (quatre) c'est que nous voulons des hommes qui aient la volonté et le courage de marcher sur les traces des Apôtres ; il faut que la plus grande régularité s'établisse et s'introduise dans la maison en même temps que nous. »³⁰

Il s'agit donc, à l'origine, d'une société de prêtres séculiers : « d'une société purement diocésaine, composée d'ecclésiastiques du diocèse, missionnant dans le diocèse, relevant de l'Ordinaire du diocèse ». ³¹ Comment et pourquoi cet humble commencement a-t-il été promu à l'apostolat du monde entier ?

Dans le chapitre qu'il intitule Grandeur de Pie IX, Daniel Rops écrit :

Un ambassadeur étranger devait le décrire, enfermé dans son oratoire seul en présence de Dieu, méditant

²⁹ Pie VII à Janson : « Votre projet est bon sans doute (évangéliser la Chine) ; mais il convient davantage de venir au secours des peuples qui nous entourent, *maxime autem ad domesticos fidei*. Il faut, en France surtout, des missions pour le peuple et des retraites pour le clergé. » Leflon, *op. cit.*, II : 21.

³⁰ Leflon, II : 40-41.

³¹ *Ibid.*, 46.

les décisions qu'il avait à prendre, et n'optant pour un parti que lorsqu'il avait la conviction que l'Esprit-Saint le voulait. Alors, disait ce diplomate, « au regard de ces prescriptions célestes », rien ne comptait pour lui, « et il puisait dans cette croyance la fermeté qu'il déployait ». L'observation est pertinente, on ne comprend rien à Pie IX — pas plus qu'à un autre Pie, proche de nous —, si l'on oublie que c'était d'abord une âme mystique, pour qui les événements du monde devaient refléter les intentions divines, pour lui aussi le vœu du Pater, que votre règne arrive, avait le sens le plus précis, le plus exigeant (...). Ce Pape, qu'on allait voir engagé dans la politique, ne devait jamais oublier que, quelque graves que puissent être les luttes de la terre, elles ne sont que le reflet d'une guerre plus décisive, entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres ; comme disait Saint Ignace, la bataille des deux étendards.³²

On peut et on doit dire la même chose des deux évêques dont nous parlons. Ils avaient, l'un et l'autre, fait de la volonté de Dieu la règle de leur vie. Cette volonté, ils la cherchaient d'abord dans la prière humble, confiante. Et quand ils avaient la conviction de l'avoir trouvée, c'était pour eux un devoir sacré de la réaliser. On n'explique pas autrement les travaux incessants qu'ils se sont imposés, les combats gigantesques qu'ils ont soutenus, les souffrances physiques et morales qu'ils ont eu à subir. S'il s'était agi de leurs personnes, de leurs projets, ils auraient cédé ; et cela, d'autant plus qu'ils avaient des attraits pour la vie humble et cachée des contemplatifs. Mais, parce qu'il s'agissait d'une volonté de Dieu, dont ils étaient les hérauts, ils tenaient, ils luttaient, et, contre vents et marées, ils avançaient.

Eugène de Mazenod était intimement convaincu qu'il accomplissait la volonté de Dieu sur lui en fondant une société de Missionnaires de Provence. Pour assurer la vie et la survie de celle-ci, pour lui donner plus de rayonnement et de rendement, il en fait un Institut religieux. Il devient dès lors, et il restera le Fondateur, celui dont toute la vie sera comme dominée par

³² *L'Église des Révolutions*, 433-434.

un souci : maintenir son Institut, non pas pour des raisons humaines, parce qu'il est une volonté de Dieu, dont il est, lui, le héraut, une semence, dont il est lui, le jardinier. Il reste à l'écoute de la grâce ; il en perçoit les appels, dans sa prière et dans les faits, c'est-à-dire dans le recrutement des sujets et dans les succès qui accompagnent l'apostolat de ses enfants. Et c'est ainsi que la Société qui, à l'origine devait être contenue dans un seul diocèse, voire dans une seule maison, s'étend dans l'espace. En s'installant à Marseille, les Missionnaires de Provence deviennent les Missionnaires de Saint-Charles, saint Charles Borromée étant particulièrement en honneur dans la famille de Mazenod. En 1826, Léon XII les approuve sous le nom de Missionnaires des Oblats de Marie-Immaculée. Et l'on peut dire qu'à cette date, l'Institut n'est plus resserré en d'étroites limites territoriales ; dans la pensée du Fondateur, il est déjà à l'échelle du monde.

Dès 1825, écrit le P. Gaston Carrière, O.M.I., avant même l'approbation des règles, le fondateur avait écrit au cardinal Pedicini, foment de l'approbation, pour protester contre le projet de restreindre les activités des Oblats aux bornes étroites de leur sol natal :

Plusieurs sujets de la Congrégation se porteraient volontiers à prêcher l'évangile chez les infidèles et quand les sujets seront plus nombreux il pourrait se faire que les supérieurs les envoyassent en Amérique soit pour y secourir les pauvres catholiques privés de tout bien spirituel soit pour y faire de nouvelles conquêtes à la foi.³³

Le Chapitre général de 1831 se prononce à l'unanimité en faveur des Missions lointaines.³⁴ Les projets d'expansion formés

³³ *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans l'Est du Canada* (Ottawa, 1957), I : 82.

³⁴ *Ibid.*, 83. « On a examiné une proposition tendant à ce que le chapitre exprimat au T.R.P. Général le vœu que forment les membres de la Société pour que quelques-uns des nôtres soient envoyés dans les missions étrangères dès qu'il jugera que l'occasion est favorable. Instruit des dispositions d'un grand nombre de membres de la Société qui soupirent après le moment où il leur sera donné d'aller porter au loin la connaissance et l'amour de N.S.J.C., le chapitre a cru devoir s'associer à leur sainte pensée et s'en rendre leur organe, d'autant plus qu'il regarde l'objet de la proposition comme extrêmement important pour la gloire de Dieu et le

alors n'eurent pas de suite surtout pour des raisons d'ordre politico-religieux, dont Mgr de Mazenod était injustement la victime.

Dix ans plus tard, les circonstances ont changé pour le mieux. Le Fondateur a succédé à son oncle sur le siège de Marseille. Il a triomphé de tous les obstacles, il a retrouvé auprès des autres l'estime et l'admiration qu'il n'avait jamais perdus auprès des siens. Il n'a pas oublié les résolutions de 1831; il attend l'heure de Dieu. Et l'heure de Dieu, c'est le passage imprévu de Mgr Bourget à Marseille. Comme il s'agissait tout simplement d'exécuter un vœu du Chapitre général, le Fondateur et Supérieur général aurait pu, de son propre chef, aller de l'avant. Mais il a la sensation qu'une page d'histoire s'écrit, qui sera glorieuse pour l'Institut; il croit sage d'y associer chacun de ses enfants. De là la lettre dans laquelle il sollicite leur avis sur la fondation canadienne.³⁵ Les réponses sont toutes favorables et aussi enthousiastes. La joie du Fondateur est immense, et il écrit dans son Journal: « Je défie les Ordres les plus réguliers et jouissant de l'estime la mieux méritée dans l'Église, de fournir un plus bel exemple. Qu'on lise les lettres... et l'on jugera si l'esprit de Dieu anime ces âmes, si elles comprennent les devoirs de leur saint état, si le zèle pour le salut du prochain, le dévouement à l'Église et l'amour pour la Congrégation est l'apanage commun de notre chère famille. » Et le P. Carrière conclut: « Dieu, qui aime ses fidèles serviteurs, sait leur ménager de ces oasis bien-faisants au milieu de leurs épreuves. »³⁶

CONCLUSION

En 1841, les prêtres Oblats étaient au nombre de 40; ils sont, en 1960, 4,872 prêtres, dont 6 archevêques et 28 évêques, 1,270

bien de la Société. En conséquence, la proposition a été adoptée à l'unanimité et le vœu qu'elle renferme ayant été exprimé au T.R.P. Général, il a daigné répondre séance tenante qu'il la recevait et lui donnait son approbation. » Dans la même séance on prévoyait aussi que « dans les pays ultra marins où la direction d'un collège serait une œuvre apostolique qui pourrait être considérée comme un moyen pour arriver à nos fins plutôt que comme un but, il y aurait lieu à une exception ».

³⁵ Carrière, *op. cit.*, I: 85.

³⁶ *Op. cit.*, I: 87-88.

frères coadjuteurs, 1,117 scolastiques, 274 novices scolastiques, 65 postulants coadjuteurs. Ils ont des établissements et dirigent des œuvres dans les cinq continents du monde. Le petit grain de sénevé est devenu un grand arbre.

Après la grâce de ce Dieu, l'artisan de ce merveilleux développement, c'est celui que nous célébrons: Mgr Eugène de Mazenod. Il a cherché dans la prière la volonté de Dieu sur lui; il en a réalisé toutes les exigences, au fur et à mesure qu'elles se présentaient à lui, au prix de travaux et de sacrifices qui en ont fait un des grands apôtres des temps modernes et qui lui vaudront, un jour, nous l'espérons, les honneurs de la canonisation. Mais il convient de lui associer intimement Mgr Bourget. Dans les desseins de Dieu, celui-ci a été — et c'est pour lui un sujet de gloire — l'occasion immédiate de l'expansion des Oblats hors de France et de leur merveilleuse épopée missionnaire.

En remerciant Mgr de Mazenod de sa grande générosité, l'évêque de Montréal écrivait: « J'espère que Dieu fera passer dans mon cœur les sentiments de la tendre affection que vous portez à ceux que vous avez engendrés en J.-C. »³⁷ Il a été exaucé à la lettre. Les Oblats du Canada ont toujours regardé Mgr Bourget comme leur second Père et lui, il se plaisait à dire qu'ils étaient son œuvre. La preuve en est inscrite à chacune des pages de *l'Histoire documentaire* du P. Carrière. Dans les premières années surtout, et ce sont elles qui comptent, ce sont elles qui comptent dans l'enracinement d'un Institut en un sol nouveau, les Oblats ont été encouragés, inspirés, bénis par Mgr Bourget. Contentons-nous de consigner ici quelques faits. Il est à l'origine de leur établissement « dans la future capitale du Canada, établissement à devenir, sans aucun doute, le plus important de toute la Congrégation des Oblats ».³⁸ Parce qu'il avait sous la main un apôtre de grande taille, capable de tirer de sa communauté des richesses spirituelles et des moyens d'apostolat que n'offrait pas le Canada d'alors, il a accéléré l'érection du Siège de Bytown; et il a proposé d'en confier l'administration au

³⁷ Cité par Carrière, *op. cit.*, I: 95.

³⁸ *Ibid.*, I: 204.

P. Eugène-Bruno Guigues, Oblat de Marie Immaculée. Telle est la confiance de Mgr de Mazenod dans les vues de son confrère de Montréal qu'il approuve ce choix : et cela contre le sentiment de tous ses enfants du Canada, convaincus que la promotion de leur Supérieur provincial à l'épiscopat serait préjudiciable à la communauté. L'expérience a prouvé qu'en voyant plus haut, en s'inspirant du bien général de l'Église et des âmes, les deux évêques voyaient plus juste et que le danger tant redouté n'était pas à craindre, au contraire.³⁹ Mgr Bourget est à l'origine de l'apostolat missionnaire des Oblats dans le Nord-Ouest canadien. Et, en un temps où le diocèse de Montréal souffrait d'une disette de prêtres, il a cédé aux Oblats pour cet apostolat un de ses sujets les plus brillants et les plus prometteurs : Alexandre-Antonin Taché.

Arrêterons-nous ici. Nous en avons dit assez pour chanter notre admiration et notre reconnaissance à deux grands hommes d'Église : Mgr Eugène de Mazenod et Mgr Ignace Bourget. Intimement unis pendant leur vie, ils continuent de l'être dans nos cœurs après leur mort. Mais il ne suffit pas d'en rester là ; il faut appeler de nos voix, préparer par nos prières et nos travaux, le jour où leur sainteté, reconnue par l'Église, sera proposée à l'imitation de tous.

LÉON POULIOT, s.j.

³⁹ Le 7 juin 1847, Mgr de Mazenod écrivait à Mgr Guigues, évêque-élu de Bytown : « Je vois dans votre élévation une disposition bienveillante de la Providence sur notre Congrégation présentement exposée à quelques tracasseries de la part de quelques évêques du Canada. Il suffirait que l'excellent évêque de Montréal, que le Pape actuel Pie IX appelle l'âme de l'épiscopat en Canada vint à mourir (Dieu préserve de ce malheur son Eglise et notre Congrégation) qu'on s'apercevrait alors que les autres évêques ne sont pas des amis sur lesquels on doit compter beaucoup. Par vous, notre Congrégation aura en Canada un protecteur dans l'épiscopat. Que serait-elle devenue sans la protection toute bienveillante, très prononcée et à toute épreuve de Mgr Bourget ? Oh ! oui, plus j'y pense devant Dieu, plus j'approfondis cette question, plus je remercie Dieu de ce qu'il a ménagé votre promotion dans sa toute-puissante sagesse. » *Carrière, op. cit.*, I : 318.